
UNE ÉMIGRATION ARABE

EN AFRIQUE

UN SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

RÉPONSE

AUX

QUESTIONS DE M. L'INTERPRÈTE MERCIER

M. Mercier, interprète militaire à Constantine, a bien voulu me demander sur quelles preuves je basais cette opinion, que les Berbères de l'Est étaient d'origine arabe et n'étaient entrés en Afrique que vers le II^e siècle de notre ère.

Je remercie M. Mercier de son interrogation : elle me fournit l'occasion de revenir à une question que j'étudie ici depuis vingt ans, *l'origine des Berbères*.

Depuis 1863, j'ai publié sur ce sujet si controversé de nombreux articles dans la *Revue Africaine*, et je m'y suis attaché à combattre une opinion assez généralement répandue, celle que, jusqu'à l'invasion arabe, les Berbères étaient un peuple d'origine unique, venu en une seule fois et à une même époque dans le continent africain ; j'y ai toujours pris à tâche de prouver, par des faits accumulés, qu'au contraire, l'Afrique du Nord s'est peuplée en plusieurs fois, par une série de migrations

de tribus, venues les unes d'Arabie et de Syrie, les autres des déserts voisins de l'Atlantique. Dans un mémoire particulier, j'ai même montré, pour chacune des grandes peuplades africaines, comment, après avoir mené la vie nomade pendant des générations, elle avait fini par se fixer dans le Tell et s'y juxtaposer aux populations déjà existantes.

Ce n'est pas pourtant que, dans ce mémoire, composé il y a 15 ans, je n'aie pas commis d'erreurs de détail. Bien loin de là ! Car un travail de révision, que j'ai fait dernièrement de ces premiers mémoires, m'a prouvé qu'ils renfermaient certaines propositions très douteuses, certaines conclusions fort hasardées. Je ne crains pas de le reconnaître, espérant de la justice du lecteur qu'il ne tiendra pas un compte trop rigoureux de ces erreurs de détail ; quand j'ai abordé ce travail, en effet, la question était toute nouvelle, nul auteur ne l'avait traitée avant moi ; on ne peut donc s'étonner que dans cette longue exploration d'un terrain très vaste, jusqu'ici inconnu, j'aie pu m'égarer çà et là sur ma route.

Mais, à part ces détails défectueux, je n'ai rien à retrancher de ce que j'ai dit, en général, de ces anciens mouvements de peuples qui se sont produits en Afrique, et l'examen nouveau que j'ai fait de la question m'a, tout au contraire, tout à fait confirmé dans le principe qui m'a guidé tout d'abord dans mon premier travail, à savoir que « l'Afrique du Nord a été, depuis les premiers temps de l'histoire, le théâtre perpétuel de migrations successives, venues de l'extérieur, lesquelles ont tour à tour contribué à son peuplement. »

La migration dont je vais parler aujourd'hui est la dernière en date de toutes celles qui ont précédé la conquête musulmane : j'ai longtemps hésité à en admettre l'existence, tant les circonstances extérieures me la rendaient invraisemblable ; mais, enfin, les preuves m'en ont paru si claires, si décisives, les impossibilités apparentes qui m'empêchaient d'en reconnaître la réalité

m'ont paru si faciles à lever, que j'ai dû l'ajouter à la liste déjà longue des peuplements partiels de l'Afrique. Cette migration a eu lieu, à 20 ans près d'erreur, vers l'année 110 de Jésus-Christ. Elle amena de Syrie en Afrique un groupe particulier de tribus, lesquelles, après avoir vécu cinq ans de la vie nomade, en se portant peu à peu des confins de l'Égypte à ceux de la Byzacène, finirent par pénétrer en conquérants dans la Proconsulaire, au commencement du vi^e siècle. Là, pendant que la horde qui commandait à la confédération et quelques autres s'établissaient à demeure, le reste de la nation restée dans le désert se fractionnait en peuplades indépendantes. Alors une autre tribu, grossie des débris de la confédération rompue, prit alors le commandement des nomades, et, pénétrant à son tour dans le Tell, y réduisit la première à la condition de sujette et de tributaire. Cette dernière révolution ne précéda que d'une génération la conquête musulmane.

Tels sont les faits que j'ai à prouver : 1^o l'existence de cette migration ; 2^o l'origine arabe des tribus qui l'exécutèrent ; 3^o l'époque récente à laquelle elle eut lieu. Dans cet article, je prouverai qu'elle venait directement de Syrie ; je rejeterai à un prochain numéro la preuve que ce fut vers l'an 110 qu'elle se produisit dans l'histoire.

I

Les Romains d'Afrique nommaient *Barbares* les peuplades nomades qui harcelaient les abords du pays cultivé. Celles de l'Ouest étaient d'origine gétule, celles du Centre en partie juives ; quant à celles de l'Est, elles formaient une masse à part, dans laquelle brillait au premier rang la horde des Louata, dont beaucoup d'entre elles tiraient leur origine. C'est ce que prouvent leurs légendes, qui l'exprimaient sous forme généalogique. Ces légendes nationales disaient, en effet, que Louata, le

père des Louata, était lui-même le fils d'un autre Loua, souche de certaines tribus voisines. Quoi qu'il en soit, ces Louata possédaient l'hégémonie du groupe, fait que nous attestent aussi Procope et Corippus. C'est donc à eux surtout que l'on doit appliquer ce que l'histoire peut nous apprendre des Barbares de l'Est.

Lorsque les premiers Musulmans apparurent en Afrique, ils reconnurent que les populations y formaient trois masses distinctes. Comme cela est naturel à tout envahisseur d'un pays inconnu, ils acceptèrent pour ces trois groupes les dénominations en usage dans le pays conquis, sauf à en modifier légèrement la forme, selon le génie de leur langue. Le mot *Romani* (Romains), qui désignait exclusivement les employés et les soldats du gouvernement central, devint pour eux le mot *Roum*; *Afir*, *Africi* (Africains), qui indiquait les provinciaux Romains d'Afrique, se changea dans leurs récits en *Afarek*; enfin, le mot *Barbari* (Barbares), qu'on restreignait aux Nomades ennemis de l'Empire, se transforma pour eux en *Berbers*.

Les premiers *Berbers* que rencontrèrent les premiers envahisseurs musulmans, furent naturellement ceux de l'Est, ceux qui se trouvaient sur leur chemin d'Égypte en *Ifrikia*, et qui avaient alors les Louata pour horde prédominante. C'est donc à ceux-ci qu'il faut restituer les premières légendes rapportées en Orient par les Musulmans, comme formant les traditions nationales des *Berbers*.

Ces légendes nous sont parvenues; malheureusement, par la suite elles subirent de telles adjonctions, que la science européenne, révoltée par les anachronismes qui en résultaient, a refusé jusqu'ici de tenir compte de leurs récits, n'y voulant voir que des contes d'invention arabe, indignes d'être pris en considération par l'histoire. Dans leur rédaction actuelle, en effet, elles sont entachées de contradictions de date si étranges, que le premier mouvement, après les avoir lues, est de les re-

jeter avec dédain dans le ramos des élucubrations les plus méprisables de la fausse science arabe.

Cette précipitation a été regrettable. L'énormité des anachronismes, au contraire, aurait dû, à mon avis, attirer l'attention des savants. En y regardant de plus près, l'invraisemblance de ces erreurs de date leur aurait fait reconnaître qu'elles ne pouvaient appartenir à des légendes, même forgées après coup ; elle aurait fait voir qu'elles procèdent d'additions d'époque postérieure, dont la cause et l'histoire sont même assez faciles à reconstituer ; ces anachronismes proviennent d'une méprise.

Vers le III^e siècle de l'hégire, certains Musulmans imaginèrent, on ne sait sur quelle base, d'appliquer le nom de *Berbers*, non plus seulement aux Nomades ennemis de l'Empire, mais aussi à tout l'ensemble des anciens habitants de l'Afrique, aussi bien aux laboureurs et aux citadins du Tell qu'aux pasteurs du désert. Trompés par cette attribution erronée, d'autres savants venus après ceux-ci relièrent aux traditions nationales des Louata des combinaisons arbitraires sur le peuplement primitif de l'Afrique. Ces combinaisons, ils les empruntèrent, les uns aux livres grecs, les autres à la Bible, d'autres enfin aux légendes arabes antérieures à l'Islam. Il résulta, comme on le comprend, de ces additions, ces monstrueux anachronismes qui ont si fort scandalisé les modernes, sans que les historiens musulmans, d'ailleurs, aient jamais pensé à s'en formaliser : l'esprit de critique a toujours manqué aux écrivains arabes, et c'est ce qui explique comment ils ont pu, dans un même récit, montrer les *Berbers*, chassés de Syrie par *Josué* ou *David*, passer en Afrique et y faire la guerre aux Romains du *Bas-Empire*.

Mais, à défaut des Arabes, la science moderne a le droit de reconnaître l'erreur et de scinder hardiment ces pseudo-traditions en deux parts, savoir la partie antique, dont nous n'avons pas à tenir compte ici puisqu'elle se rapporte au peuplement primitif de l'Afrique, et la

partie moderne, celle qui se rapporte aux temps des Romains, et que nous allons maintenant étudier à part.

L'authenticité de ces traditions n'est pas contestable : elles nous proviennent en droite ligne des premiers soldats de la Conquête musulmane, qui les ont reçues eux-mêmes des vaincus. De ces soldats, elles sont parvenues par une filiation ininterrompue de traditionnistes jusqu'aux premiers historiens de l'Islamisme. Prenons, par exemple, Ben-Abd-el-Hakem, le plus ancien de ceux qui nous aient parlé de la Conquête du Maghreb : cet historien nous raconte qu'il a pris ses renseignements de Ben-Lahia, traditionniste qui vivait vers l'an 150, et qui les tenait d'Abou'l-Asoued auquel les avait donnés Orveïs, un des premiers soldats de la Conquête. Or, voici le récit que cet Abd-el-Hakem a fait de l'entrée des Berbers en Afrique (récit déjà défiguré, du reste, par l'adjonction d'une de ces légendes pseudo-bibliques dont nous avons parlé tout-à-l'heure) :

« Quand les Berbers, dit-il, étaient dans la Palestine,
 » ils eurent pour roi Goliath, lequel fut tué par David.
 » Alors, ils émigrèrent en Maghreb et vinrent jusqu'à la
 » Libye (Lubia) et la Marmarique (Merakia), deux pro-
 » vinces de l'Égypte occidentale, situées dans la région
 » à laquelle l'eau du Nil n'atteint pas. Arrivés là, les
 » Berbères se dispersèrent ; les Zenata et les Maghila
 » marchèrent vers le Maghreb et se fixèrent dans les
 » montagnes de ce pays ; les Louata allèrent habiter le
 » territoire de la Pentapole (Antabolos) qui est le même
 » endroit que Barca. Ils se répandirent dans cette partie
 » du Maghreb jusqu'à ce qu'ils parvinssent à Souça. Les
 » Hhouara s'établirent à Leptis (la Grande Lebida) et les
 » Nefouça se fixèrent auprès de la ville de Sabratha
 » (Sabra). A cause de cela les Romains (Roum, employés
 » et soldats romains) qui s'y trouvaient évacuèrent le
 » pays ; mais les Africains (Afarek, Afri provinciaux
 » romanisés d'Afrique) y restèrent, — ces derniers

» étaient devenus les serviteurs des Romains par suite
 » d'un traité, telle étant leur manière d'agir avec qui-
 » conque subjugué leur pays. »

El-Bekri racontait aussi la même chose : « Les Ber-
 » bères, dit-il, furent chassés de la Syrie après la mort
 » de Goliath. A la suite de cet événement, ils se retirè-
 » rent en Maghreb ; ils avaient voulu rester en Égypte,
 » mais ils furent contraints par les Égyptiens à quitter le
 » pays. Ils allèrent donc à Barca, en Ifrikia et en Maghreb.
 » — Ayant eu à soutenir dans cette contrée une longue
 » guerre contre les Latins (Franks) et les Africains (c'est-
 » à-dire contre les soldats romains et contre les provin-
 » ciaux d'Afrique), ils les obligèrent à passer en Sicile,
 » en Sardaigne, à Majorque et en Espagne. — Ensuite la
 » paix se rétablit, à la condition que les Latins n'habi-
 » teraient plus que les villes du pays. — Pendant plu-
 » sieurs siècles, les Berbères vécurent sous la tente,
 » dans les régions abandonnées et ne s'occupèrent qu'à
 » paître leurs troupeaux aux environs des grandes
 » villes..... Tel fut l'état dans lequel l'Islamisme les
 » trouva. Il y en avait alors parmi eux qui professaient
 » la religion juive, d'autres Chrétiens, d'autres païens
 » adorateurs du soleil, de la lune et des idoles. »

Quand bien même ces récits n'auraient pour garants
 que les peuples qui les avaient tirés de leurs légendes
 nationales, il n'y aurait pas lieu de les rejeter sans
 conteste. Car bien des faits sont admis ailleurs comme
 historiques, qui n'ont d'autres preuves que des légendes
 analogues ; la science n'aurait pas plus de raison de
 récuser ces traditions que de récuser les autres. Heu-
 reusement, d'ailleurs, elle n'en est pas réduite à s'ap-
 puyer sur cette argumentation, et la vérité est que les
 récits nationaux de ces barbares sont confirmés dans
 leur plus grande partie par les historiens grecs et latins,
 comme nous allons le prouver pour chacun d'eux en

particulier. Ces preuves auront donc à porter sur chacune des affirmations suivantes, tirées de ces deux légendes :

1° Les Louata sont originaires de l'Arabie. Chassés de leur pays ils passèrent en Maghreb ;

2° Ils auraient bien voulu rester en Égypte ; mais les Égyptiens s'y refusèrent ;

3° Ils allèrent alors s'établir dans les provinces de Libye et de Marmarique ;

4° De là, ils se répandirent vers l'Ouest, en se fractionnant, et firent la guerre aux Romains et aux Africains ;

5° Cette guerre eut pour résultat l'expulsion des Romains (c'est-à-dire des employés et soldats du gouvernement central) qui durent se retirer dans les îles et contrées méridionales d'Europe, mais quant aux Africains (provinciaux romanisés d'Afrique), ils restèrent dans leur pays ;

6° Néanmoins la paix se rétablit avec les Romains. Il fut convenu, par traité, que les Romains prendraient possession des villes, pendant que les Louata et autres barbares, leurs alliés, restant maîtres du pays ouvert, y vivraient en nomades, sous la tente, comme ils le faisaient jadis dans le désert ;

7° Là, ces peuples, qui s'étaient partagés le pays, furent trouvés par les premiers Musulmans vivant de cette existence nomade ;

7° De ces tribus, les unes étaient juives, les autres chrétiennes, les autres sabéennes, d'autres enfin idolâtres.

II //

Laissons d'abord les deux premiers points, auxquels nous reviendrons plus tard, et arrivons tout de suite au troisième point, l'établissement des Louata en Lybie et en Marmarique.

Cet établissement est prouvé comme s'étant déjà effectué sous les Romains, par Ptolémée le géographe, lequel vivait à l'époque d'Hadrien, en 120 (p. J.-C.).

Ce géographe s'exprime ainsi dans son IV^e livre : « Le littoral du nom de Libye est possédé par les Zygrites, les Khattaniens et les Zygues, les parties méridionales le sont par les Bouzes et les Ogdémiens. Au-delà sont les Adyrmakhytes, et, après eux, les Iobakes et les *Rouadites* (RUADITAI).

Ce nom *Rouadites* ne diffère pas en égyptien du nom des *Louata*. Nul n'ignore, en effet, que l'L et l'R, le D et le T s'y écrivaient de la même façon et se confondaient jusque dans la prononciation.

L'expansion et la marche des Louata vers l'Ouest (4^e point à prouver) se déduisent forcément de leur présence subséquente en Ifrikia, à l'époque de Dioclétien et aux temps postérieurs ; mais, bien avant Dioclétien, l'influence de ce mouvement s'était déjà fait sentir en Occident, par la poussée qu'ils produisirent de bonne heure sur les tribus de la Marmarique. De la comparaison de Pline et de Ptolémée, il résulte que, sous ce dernier, les tribus nommées par Pline avaient déjà été refoulées vers l'Ouest. Sous les Sévères, ces tribus se rejetaient déjà sur les provinces de Tripoli et du Byzakium. Elles y devenaient même si gênantes et si dangereuses, que le premier de ces princes dut garnir, pour arrêter leurs ravages, les frontières de places fortes, de burgs et de présides. Ses successeurs continuèrent son œuvre avec persévérance.

Leurs précautions n'empêchèrent pas toutefois de s'accomplir les maux qu'ils avaient prévus et voulu empêcher. Sous Gallien, les hordes barbares, refoulées les unes sur les autres par cette pression formidable venant de l'Ouest, se rejetèrent violemment sur la Numidie et la Mauritanie, forcèrent la chaîne des postes de défense, et, se répandant par la trouée faite, commirent mille ravages dans ces provinces. L'Afrique propre, elle-même,

n'échappa pas à ces désordres. Elle fut pillée, peu après, par les Marmarides. Il est vrai que cette tentative leur coûta cher; car ils perdirent beaucoup de monde dans la campagne que mena contre eux le légat impérial Probus, celui qui fut empereur quelques années plus tard.

A l'avènement de Dioclétien, la position devint de plus en plus périlleuse pour l'Empire; les Louata, qui jusque-là avaient été voilés par les tribus qu'ils poussaient devant eux, parurent enfin dans la lice. Pendant que les Quingentiens et les barbares ravageaient la Mauritanie et la Numidie, les Louata apparaissaient au sud de la Tripolitaine. Dioclétien crut que ce n'était pas trop d'un empereur pour conjurer le péril. Il orna son collègue, le César Maximien, du titre d'Auguste et l'envoya en Afrique. Ce rude soldat eut bientôt ramené l'ordre dans le pays par des exécutions sommaires et des transplantations en masse. Il abandonna d'ailleurs à l'ennemi la zone extérieure des provinces, trop pillée pour pouvoir être rendue à la civilisation. Quant aux Louata, il dirigea sur eux deux pointes hardies qu'il poussa très avant dans le désert. Mais ces nomades lui échappèrent deux fois, par ces fuites lointaines qui sont des victoires pour les tribus volantes. Ces deux échecs du grand empereur romain les rendirent si justement fiers que leurs poètes en firent le sujet d'une de ces chansons de geste, qu'ils répétaient dans les grandes fêtes nationales aux repas solennels donnés par les princes nomades, et qui composaient les annales de leur nation. Deux siècles après, ils les répétaient encore, en forme de menace, aux généraux de l'empereur Justinien ou les rappelaient à leurs soldats, pour exciter leur courage au moment du combat.

(Corippus 5. 477)

« Tu gentibus audes

Invictis inferre manum? Non quantus Hasguas
Notus Marte tibi? Quem tantum fama perennis
Prisca canit, cujus jam Maximianus in armis

Antiquos persensit avos, Romana per orbem
Sceptra tenens, Latii princeps.

(Corippus 4. 818) O fugitiva manus! Vel prisca memento
Bella senum, pugnas que truces et nobile robur!
Imperium vicere patres: non vincere nostros
Maximianus avos, Romani fortia regni
Sceptra tenens potuit. . . .

(Id. 6. 528) Gentes nostras ne crede fugaces! (1)

(Id. 6. 530) Nec Maximianus apertos
Bis potuit conferre manus, cum sceptra teneret,
Romani princeps populi, victorque per omnes
Fœnorum gentes bellis transiret acerbis.

Pourtant les succès réels remportés ailleurs par l'empereur, et que confirmaient, comme on le voit, les chants nationaux des indigènes, forcèrent les Louata à la prudence. Pendant plusieurs générations on ne les revit plus sur la frontière romaine, et ce ne furent pas eux qui sous Valentin ravagèrent la Tripolitaine. Il paraît cependant, qu'à une époque qui doit être celle de l'invasion Vandale, ils battirent les troupes impériales; car ils s'entargaient dans leurs chants de guerre. Nos pères disaient-ils, ont vaincu l'Empire! A la chute de la domination Vandale, ils étaient maîtres de la Tripolitaine et avaient été admis par Bélisaire qui cherchait à tout prix des alliés contre les Germains au titre et à la solde de fédérés de l'Empire. — Mais ces Barbares ne voulurent pas se contenter toujours de cette lourde paie, si écrasante pourtant qu'elle fût pour les provinciaux qui la payaient. — Sous le gouvernement de Salomon, ils se rapprochèrent de Leptis Magna en réclamant de nouveaux avantages d'argent. Sergius, commandant de la province, dut convier 80 de leurs chefs à un banquet, mais un inci-

(1) Pour les Nomades qui n'ont pas de villes à défendre, la fuite est une manœuvre de guerre. Voir les spirituels récits de M. le colonel Trumelet sur l'insurrection de 1864.

dent malheureux amena le massacre de ces indigènes, et, par suite, une insurrection générale de toute la nation Louatienne. D'abord ils mirent à feu et à sang toute la province de Tripoli ; puis, quand ils y eurent tout détruit, ils passèrent en Bizacium, où Antatas, chef des indigènes fédérés, venait à son tour de prendre les armes. — Leurs troupes réunies désolèrent ces régions. Salomon fut battu et tué à Theveste. Les villes furent prises et soumises jusqu'à Souça (Adrumete) et finalement les alliés vinrent mettre le siège devant Carthage.

Ce fut alors que ce passa ce fait marqué par les traditions nationales et que j'ai reproduit plus haut, c'est-à-dire la fuite des Romains en Europe. — Les Romains, grâce à une surprise, avaient repris à l'ennemi la ville d'Adrumete. Cet échec exaspéra les indigènes à un tel point qu'ils se mirent à tuer, sans distinction d'âge et de sexe, tout ce qu'ils rencontraient d'Africains. « Le pays devint désert, dit alors Procope, car les Africains que le fer avait épargnés s'enfuyaient partie dans les villes, » *partie en Sicile, partie dans les autres îles.* Tous les grands du pays se retirèrent à Byzance. (Guerre des Vandales. Chap. 26.)

La paix pourtant se rétablit. Les victoires de Jean Troglita chassèrent les Louata du pays « et firent respirer » quelque peu, pour quelque temps, ceux des Africains » qui avaient survécu aux malheurs de la guerre. Ces » Africains d'ailleurs n'étaient plus qu'en petit nombre » et réduits à une extrême pauvreté. » (Procope. Fin de la guerre des Vandales.)

Ces victoires de Troglita n'eurent donc qu'un résultat précaire. On ne peut douter que les Louata n'aient reparu bientôt dans le pays, et ce fut alors sans doute, sous le gouvernement du patrice Thomas, plus politique que guerrier, que fut signé cet arrangement rappelé par les légendes musulmanes qui laissait les villes aux Romains à condition que les campagnes resteraient aux Barbares.

— Corippus a fait allusion à ce traité dans son poème des Louanges de Justin :

Et Thomas, Libycæ nutantis destina terræ,
 Qui lapsum statuit, vitæ spem reddidit Afris,
 Pacem composuit, bellum sine milite pressit,
 Vicit consiliis quos nullus vicerat armis !

Ce qui est bien certain, en tout cas, c'est que tel était l'État où l'Islamisme trouva le pays. — Si l'on considère en effet de près les récits de l'invasion, on verra que du premier coup l'armée des Musulmans pénétra jusqu'à Suffetula, ce qui indique assez que là était la limite du petit État sur lequel régnait le fantôme d'Empereur qui tenait alors l'Afrique. A part donc les grandes villes de garnison et les ports de la côte, il ne restait donc plus aux Romains que la petite province de Zeugitane avec quelques lambeaux de la Byzacène. Tout le reste était devenu la proie des Nomades pasteurs. Cela explique beaucoup mieux que la force d'expansion des Arabes, si considérable qu'elle fût en réalité, la facilité avec laquelle les généraux des Khalifes s'emparèrent de l'Afrique.

III

Nous avons vu qu'au dire des légendes, les Berbers étaient les uns Chrétiens, les autres Juifs, d'autres Sabéens, d'autres encore idolâtres. — Nous ne nous arrêtons pas à prouver la vérité des trois premières assertions que nous croyons hors de contestation, mais nous croyons utile de prouver que l'idolâtrie des Berbers de l'Est est confirmée par Corippe, dans sa *Johannide*. — Il nous y montre, en effet, un Dieu *Ammon*, qu'il faut se garder de confondre avec l'ancien Ammon à tête de bélier des temps antiques. — Bien que l'Ammon de ces Nomades fut aussi un Dieu cornu, il n'avait pas la forme

d'un bélier, mais celle d'un taureau et il était la souche d'autres dieux indigènes ayant aussi la forme de jeunes taureaux.

(Cor. Joh. 2. 110)

Corniger Ammon

Bucula torva parens.

Parmi ces deux taureaux, l'on remarque en premier lieu Gurzil, fils du dieu taureau Ammon, parce qu'il était le dieu des Louata qui dominaient alors la confédération Barbare de l'Est.

(Cor. Joh. 2. 109) Jerna ferox his ductor erat, Gurzil que Sacerdos
Hinc referunt gentes pater est quod Corniger Am-
[mon
Bucula torva parens.

Ce Gurzil, comme ses congénères, était représenté sous la forme d'un jeune taureau de métal.

(Cor. Joh. 2. 395) Sculptilis ille, tuis cujus munimine castris
Prospera danda canunt, disperso robore Gurzil
Scinditur, ardentes que palam mittitur ad ignes.

(Cor. Joh. 4. 1138) Effugit ille ferus confracto robore Jerna
Et simulacra sui secum tulit horrida Gurzil
Hujus et auxilio sperans se posse tueri
Cornipedem infelix geminato pondere pressit
Impediens, mortem que sibi miser ipse resumit.
Quisquis is est, quem vane colis, quod gentibus
[ille
Præsidium, quæ digna tibi solatia præstat,
Dum tu morte cadis, dum frangitur ille per
[hostes,
Dum conflat nitidum flammâ solvente metallum.

D'autres dieux du même ordre figurent aussi dans le même poète comme adorés par les tribus alliées des Louata.

(4. 666) Tunc omnis consonat Echo
 Gentibus, et varias imitatur reddere linguas.
 Hinc Sinifere vocans acies Maurusia clamat
 Mastiman que ferum. Mastiman assonat Echo
 Inde ferunt Gurzil, Gurzil cava saxa resultant.

(7. 304) Hi mactant Gurzil, illi tibi, Corniger Ammon,
 Igniferique colunt, quæ Mazax numina Martis
 Accipit, atque deum belli putat esse potentem ;
 Mastiman alii : Maurorum hoc nomine Gentes
 Tænarium dixere Jovem, cui sanguine multo
 Humani generis mactatur victima peste !

Tous ces dieux étaient fils du dieu-taureau Ammon, et avaient comme lui la forme de jeunes taureaux.

(2. 210) Corniger Ammon
 Bucula torva parens....

On les représentait sous la forme d'idoles de métal. C'est donc à juste raison que les anciennes légendes antéislamiques disaient des Berbères païens qu'une partie d'entre eux adorait des idoles. — Corippus, il est vrai, ne nous montre nulle part aucune de ces tribus de l'Est, adressant un culte au Soleil, à la Lune et aux Étoiles (1) ; mais, comme je l'ai dit, trop d'auteurs en ont signalé avant et après lui, pour qu'on puisse douter que cette partie des traditions nationales est aussi sûre que le reste.

(1) Malgré son apparence latine, le mot *Igniferi* est un nom indigène et ne rappelle aucunement une planète ou étoile *porte-feu* quelconque. — Outre qu'au milieu de ce panthéon barbare des Ammon, des Gurzil, des Sinifere et des Mastiman, un nom latin n'aurait pas de raison d'apparaître. On ne saurait dans le vers accorder grammaticalement le mot *Igniferi* avec les verbes voisins. — S'il était l'attribut grammatical de *mactant* il faudrait *Ignifero*, s'il se rapportait à *colunt*, il voudrait *Igniferum*. J'avais bien pensé à corriger ce nom en *Signifere* qu'on voit plus haut ; mais ce dernier mot a avec *Igniferi* des différences de *quantité* inconciliables.

Ces légendes nous affirment aussi que, peu de temps après leur arrivée en Maghreb, les Berbères venus d'Arabie se fractionnèrent en 5 tribus qui se répandirent, disent-elles, entre le pays de Barca et l'ouest de la Tripolitaine. Elles nomment ces tribus qui étaient les Louata, les Nefouça, les Hououara, les Maghila et les Zenata. — Corippus confirme l'ancienneté de ce fractionnement, en nous montrant 4 de ces tribus sur 5, déjà formées en peuplades indépendantes, et occupant, soit les pays indiqués par les souvenirs nationaux, soit des pays voisins.

I. — Les Louata, dit Ben Abd-el-Hakem, se fixèrent dans le pays de Barka. Ce fut là, en effet, leur premier quartier général, fait constaté par l'existence dans cette région, lors de l'invasion arabe, d'un groupe important de ces tribus ; mais ils n'y restèrent pas tous, car le gros de la tribu, continuant sa marche vers l'Ouest, alla occuper une partie de la Tripolitaine, à laquelle ces peuples donnèrent leur nom.

(Cor. Joh. 1. 469.) ... Dux nostris fueras qui proximus oris
Vicinaeque maris quondam servator arenæ.

(3. 294.) Te vigilante, pater, spectavit *Leucada* pugnas
Virtutem que tuam...

Puis quand Serguis eut tué leurs chefs dans un banquet, ils passèrent dans le Byzacium. Procope les y nomme sous le nom adouci et grécisé de *Levathas* (LEBATHAI). Corippus raconte leurs exploits sous le nom de *Languantan*, qui était la forme rude et barbare du mot.

(1. 131.) Languantan que acies armis prosterne rebelles (1).

(1) Il les nomme aussi *Ilasguas*, pour la commodité du rythme

II. — Les légendes nationales nommaient en second lieu les *Nefouça* comme s'étant établis dans une montagne à laquelle ils avaient donné leur nom, et qui était, disaient-elles, voisine de Sabratha. Corippus parle aussi de la montagne et des déserts du Nefouça.

(2. 140.) Quæque nefanda colunt tristis montana *Navusi*
Desertos que locos...

III. — Les mêmes traditions mentionnent aussi les Maghila comme s'étant portés dans les montagnes à l'ouest du Nefouça. Sous les premiers émirs arabes, l'histoire nous les montre, en effet, à l'occident de cette montagne, vers la petite Syrte. C'est aussi dans cette région que Corippus nous les fait voir deux fois, sous deux formes de nom différentes.

La première fois, il leur donne leur nom indigène *Imaclas*.

(2. 74.) ... Et accitus longis convenit ab oris
Astrices, Anacutas, Urcelianos, *Imaclas*,
Zervilis artatis habuit quos horrida campis.

La seconde fois, il nous les montre sous le nom latinisé de *Mecales*, quand il nous représente Pelagius, duc de Tripolitaine, les menant vers Theveste au secours de Salomon, et tombant en route sous les embûches de ces perfides alliés.

(3. 409.) Qui Tripolis tunc ductor erat convenit et audax
Pelagius, sed gentiles duros que *Mecales*
Secum ad bella trahens fessis non viribus ibat.
In fauces fictos suscepit nescius artis.

poétique, mais on aurait tort de voir dans ce mot une forme seconde du mot Louata : il faut y reconnaître plutôt le nom de la confédération dont les Louata étaient les chefs (El-Zegaoua, les Libres). Le nom de Zegaoua a d'ailleurs fini par rester à une partie d'entre eux, qui se détacha de sa tribu mère un peu avant l'invasion musulmane. Au temps de Corippus, il s'entendait de tout l'ensemble de la confédération Louatienne.

IV. — Les Hhouara sont moins reconnaissables dans les *Astures* ou *Rustures* de Corippe ; néanmoins, comme Ammien Marcellin leur donne pour demeure les environs de Leptis, et que c'est là que les légendes antéislamiques, confirmées par l'histoire des temps musulmans, plaçaient le gros des Hhouara, on ne peut guère douter qu'il faille retrouver leur nom primitif, *Houar*, dans celui d'*Astures* (Ast. hour). Corippus, d'ailleurs, en accordant aux *Astures* le second rang après les *Louata*, dans la confédération barbare liguée contre l'empire, est d'accord avec l'histoire musulmane qui nous montre les Hhouara, au moment de l'invasion arabe, devenus non seulement les égaux des *Louata*, mais même leurs maîtres, et leur ayant arraché l'hégémonie des tribus voisines. Au temps de Corippus, ils n'occupaient encore que la deuxième place.

(2. 87) Convenit innumeris nunquam superatus Ilasguas
Millibus, et totum volitans conterritat orbem. —
Cornipedum sævus laxatis *Astur* habenis
Viribus hunc sequitur fidus....

V. — Si le nom de la cinquième tribu des légendes antéislamiques n'est prononcé nulle part par le poète, en revanche, on voit figurer souvent, dans la *Johannide*, plusieurs des hordes qui formaient l'ensemble de ce peuple. — Citons parmi ces hordes :

1° D'abord les *Maggher* (sous la forme *Macares*), comme habitant la grande chaîne de Tunisie.

(2. 62) Silvaizan, *Macares* que vagi, qui montibus altis
Horrida præruptis densisque mapalia silvis
Objectæ condunt securi rupit ad umbram !

2° Les *Ouargla* (sous la forme *Urceliani*) comme habitant le désert des *Zeroual*, puis comme ayant causé par leur trahison la grande défaite du *Lyceus*.

(2. 74) Et accitus longis convenit ab oris
Astrices, Anacutas, Urcelianos, Imaclas
Zervilis artatis habuit quos horrida campis.

(5. 389) Proxima se junxit, sed tunc malefida Latinis
Urceliana manus, Romanis addita fatis.

3° Les Zeroual, représentés par le désert auquel ils avaient déjà donné leur nom. Comme l'avaient aussi donné à leurs pays les Arzuges, les Louata et les Ne-fouça.

(2. 76) Zervilis artatis habuit quos horrida campis.

(2. 145) Quæ Geminam Petram, quæ Zerquilis horrida rura
Quæ que nefanda colunt tristis montana navusi
Desertos que locos.

Outre ces tribus, j'en pourrais rechercher encore d'autres ; mais il me suffit d'avoir cité celles-là pour que j'aie prouvé la vérité de ce passage de la légende antéislamique qui veut que les Barbares venus d'Asie se soient divisés en tribus bientôt après leur arrivée. — Les vers de Corippus prouvent que 150 ans avant l'invasion arabe, cette division était déjà un fait absolument accompli.

V

En résumant toutes ces données, nous voyons que les traditions antéislamiques des Nomades de l'Est sont confirmées presque en tout point par Procope et Corippus. — Ces légendes sont donc non-seulement authentiques, comme le prouve leur filiation, mais encore véridiques, puisque 150 ans avant la conquête musulmane, les auteurs Grecs et Latins avaient raconté les faits que les Nomades redirent plus tard aux cavaliers arabes qui venaient de conquérir le pays. — Il y a dans cette conformité des deux récits une confirmation imprévue de la valeur des légendes qu'on ne peut contester.

Deux points seulement dans ces traditions ne trouvent pas chez les auteurs Européens la confirmation qu'y trouvent tous les autres ; car le sujet que traitaient ces auteurs ne les amenait pas sur ce terrain historique : je veux parler de l'origine Arabe des berbères de l'Est et de leur passage en Afrique. — Mais ce fait que ces détails font partie d'un tout dont toutes les autres parties sont authentiquement vraies, est déjà une forte présomption qu'eux aussi sont vrais comme les autres. — Cette raison seule donc suffirait à les imposer à la science ; mais en dehors de cela, la vérité est qu'ils sont constatés par d'autres preuves décisives, savoir : par la religion *Arabe* que suivaient les Louata, par l'essence de leur nom qui est *Arabe* et enfin par les traces qu'ils ont laissées de leur passage d'*Arabie* en Ifrikia, à travers l'Égypte, la Marmarique, le pays de Barka, le pays de Tripoli, et le pays de Gabès. — Ce sont ces preuves que je vais maintenant présenter au lecteur :

A. *Religion Arabe des Louata.*

J'ai déjà parlé de la religion des Louata dans la *Revue africaine*. J'y ai fait voir la ressemblance qui existait entre ce culte et la religion des Taureaux Divins, qui était, comme on sait, la religion primitive du peuple d'Israël. — Cette ressemblance est si frappante qu'on ne peut douter que ce soient deux religions sœurs, ayant la même origine, et qu'elles appartiennent toute deux au groupe de ces cultes Taréchites dont la critique moderne a reconstitué l'histoire.

Les tribus Taréchites, qui en même temps qu'Abraham, un de leurs chefs, quittèrent les bords de l'Euphrate, étaient d'abord idolâtres. Tharé, leur père, l'était lui-même. — Mais quand elles se furent rapprochées du pays de Chanaan, elles adoptèrent la religion des peuples qui habitaient cette région. — Cette religion était la religion Solaire. — Les Phéniciens, aussi bien ceux de la

côte, comme les Sidoniens, les Tyriens, etc., que ceux de la montagne, Hithiens, Amorrhéens, etc., adoraient en principe le Soleil, comme source de la chaleur et de la vie universelle, et comme chef de ces armées célestes que formaient les légions d'astres qui constellaient le firmament. Ils lui accordaient en outre toutes les attributions d'un Dieu Unique, Infini, Éternel, Souverain fort et puissant, Créateur et Maître du ciel et de la terre. — Tel était le principe de leur culte ; mais en fait, la plupart de ces nations n'avaient pu élever leur grossière intelligence jusqu'à la conception de ces immensités : presque toutes s'étaient arrêtées en deçà, et celles-ci n'adoraient le Dieu universel qu'en une seule de ses qualités spirituelles ou de ses manifestations physiques, dont leur esprit borné avait fait autant de déités différentes. — A l'imitation des peuplades Chananéennes, chaque tribu Taréchite se choisit parmi ces dieux divers un protecteur spécial, sans contester d'ailleurs la réalité, la divinité et la puissance des autres dieux qui protégeaient les autres hordes de leur race, et les autres nations de l'univers. La masse des Israélites ne concevait pas autrement son Dieu Jaoué (Jehovah). A part quelques familles où s'était conservée intacte la vraie notion du Dieu unique et universel, révélée par Dieu lui-même à Abraham, le gros de la nation ne voyait dans l'Éternel qu'un Dieu de la même essence que le Moloch des Hammonites ou le Kamos des Moabites, plus puissant qu'eux seulement.

Par la suite des temps, après une famine, dit la Bible, ces tribus se rapprochèrent de l'Égypte et restèrent plusieurs siècles dans son voisinage. Là, sous l'influence des pratiques religieuses qui régnaient dans la vallée du Nil, elles donnèrent à leurs dieux la forme que les Pharaons croyaient être celle d'Ammon-Râ, leur divinité principale, celle d'un jeune taureau, et elles s'en firent à leur imitation des représentations plastiques qu'elles coulèrent en métal. — C'est ainsi que les Israélites eux-mêmes se figuraient leur Dieu, l'Éternel, et c'est ce qu'on

vit bien, dans le désert, pendant une absence de Moïse, quand la multitude força Aaron à lui fondre un veau d'or afin qu'elle l'adorât. On le vit bien encore plusieurs siècles plus tard, quand, pour écarter les Dix Tribus du temple de Jérusalem, bâti par Salomon, Jéroboam 1^{er} fit élever à Dan et à Bethel deux autres jeunes taureaux d'or qu'il offrit à l'adoration de ses peuples. Culte hérétique qui dura, comme on sait, jusqu'à la ruine de Samarie.

On ne peut douter que cette histoire de l'ancien Judaïsme et des autres cultes Taréchites n'ait été aussi l'histoire de la religion des Taureaux Divins, telle que la pratiquaient les Louata, qui leur était presque identique; et que, comme ses congénères, cette religion ne se soit formée jadis au contact de Chanaan et modifiée au contact de l'Égypte. — Ceci posé, comme les seuls peuples qui ont pu subir en temps opportun ce double contact ont tous été des Taréchites (Israël, Ammon, Moab, Edom, Amalek, Ismaël), il en résulte que les Louata n'ont pu recevoir leur religion que de l'une ou l'autre de ces tribus, et que par conséquent cette religion était Arabe, puisque les Taréchites sont comptés comme une des grandes familles de la race Arabe.

B. *Origine Arabe du nom des Louata.*

Aussi bien que leur religion, le nom des Louata était Arabe. Ils le tenaient en effet, disaient-ils, de deux de leurs ancêtres nommés tous deux *Loua*. Or ce nom de *Loua* apparaît plusieurs fois dans l'histoire antéislamique de l'Arabe. Pour n'en citer que deux par exemple, tout le monde connaît cet Amrou, fils de *Loua* le Khozaïte, qui introduisit dans la Caaba le culte des Idoles et cet autre *Loua* ben Ghateb, qui fut l'un des ancêtres de Mahomet. Ces deux Arabes vivaient vers le 2^e et le 3^e siècle de notre ère.

C. *Traces du passage des Louata d'Arabie en Ifrikia.*

Mais non-seulement des légendes authentiques et véridiques donnaient aux Louata une origine arabe, non-seulement ces peuples avaient une religion arabe, non-seulement ils portaient un nom arabe, mais encore il est resté sur toute la route qu'ils ont suivie, d'Arabie en Ifrikia, des traces incontestables de leur passage en Égypte, en Libye, en Marmarique, en Cyrénaïque, en Tripolitaine et en Byzacène.

C'est, en effet, un phénomène historique qui se reproduit invariablement, lors des grands déplacements des peuples nomades, que ces populations laissent, à chaque étape, des retardataires ou des dissidents qui ne peuvent plus ou ne veulent plus suivre la nation jusqu'au bout : ceux-là s'arrêtent où ils se trouvent, et s'y établissent ; et si plus tard ils ne sont pas détruits par les tribus du pays, leurs établissements, restés comme des jalons sur la route parcourue, déterminent sûrement la direction suivie par l'immense caravane.

Or, c'est ce qui est arrivé aux Louata dans leur marche d'Orient en Occident, comme le prouvent les citations suivantes, que, pour plus de facilité à la vérification, j'emprunte presque exclusivement à l'histoire des Berbères publiée par M. de Slane :

1° *Traces du passage des Louata en Égypte.* (B. Khaldoun, 1, 236.) — « Certains débris des Louata se rencontrent encore en Égypte et dans les villages du Saïd » (Haute-Égypte) : ils y sont pasteurs et laboureurs. » — (Le même, 1, 235.) : « Les *Zenara*, branche des Louata, » habitent les plaines qui s'étendent du lac d'Alexandrie » au Caire. »

2° *Traces du passage des Louata en Marmarique.* (B. Khaldoun, 1, 235). — « El-Meçaoudi racontait qu'une » nombreuse population Louatienne occupait les oasis

» d'Égypte, et qu'elle en était maîtresse de son temps.
 » De nos jours, annoté Ben Khaldoun, elle est disparue,
 » et Dieu seul sait ce qu'elle est devenue. »

3^o *Traces du passage des Louata en Cyrénaïque.*
 (B. Khaldoun, 1, 197.) — « Le pays de Barca sert main-
 » tenant de pays de parcours aux Arabes. Autrefois, il
 » était la demeure des Louata et d'autres peuples Ber-
 » bères. » — (B. Abdelhakem.) « Amrou, étant gouver-
 » neur d'Égypte sous le khalifat d'Omar, 2^e successeur
 » de Mahomet, il s'avança avec sa cavalerie jusqu'à
 » Barka... Dans le traité qu'il y fit avec les Berbères-
 » Louata, il inséra l'article suivant : « Pour acquitter la
 » contribution que je vous impose, il vous sera permis
 » de vendre vos fils et vos filles. »

4^o *Traces du passage des Louata en Tripolitaine.*
 (B. Khaldoun, 1, 135.) — « On trouve encore quelques
 » peuplades Louatiennes dans le Djebel-Louata, mon-
 » tagne située au milieu de Cabès et de Sfax. Parmi
 » elles on remarque les Beni-Mekki, famille qui, de nos
 » jours, est maîtresse de Cabès. »

Je n'ai pas besoin de pousser ces preuves plus loin. A partir, en effet, de leur apparition en Tripolitaine, les Louata appartiennent à l'histoire. Procope et Corippus nous les montrent assiégeant Leptis, ravageant la province, envahissant la Byzacène, et nous racontent leurs guerres contre les gouverneurs byzantins.

Mais il est un point sur lequel j'appellerai l'attention du lecteur : ce sont les traces laissées par les Louata en Égypte. Ces traces montrent que, dans sa marche d'Orient en Occident, cette nation a traversé la contrée du Nil. Que si, en effet, la Marmarique avait été le lieu de formation des Louata, ceux-ci, pour se rendre en Ifrikiya, auraient pu laisser des traces en Marmarique, Cyrénaïque, Tripolitaine, etc. ; mais on n'en aurait pas retrouvé en Égypte puisque ce pays se serait trouvé *en*

deçà de leur point de départ. Il faut donc que les Louata aient passé par l'Égypte, et comme leurs mœurs et leur genre de vie s'opposent à ce qu'on les en croie originaires, il faut donc admettre qu'ils viennent encore de plus loin, et que, par conséquent, ils viennent au moins de Syrie, qui est la région la plus voisine de l'Égypte vers l'Est.

—

Ainsi donc, tout s'accorde : les Louata, dans des traditions authentiques et véridiques pour tout le reste, se disaient Arabes ; leur nom était arabe, leur religion arabe, leurs traces se rencontrent à partir de l'Arabie ; comment douter, après cela, qu'ils fussent réellement d'origine arabe ?

Dans un prochain article, je rechercherai à quelle époque ces peuples quittèrent l'Arabie pour l'Afrique ; après quoi, j'essaierai de déterminer de quelle branche de la grande famille arabe ces tribus ont bien pu tirer leur origine.

Le Capitaine H. TAUXIER,
Officier d'Académie.

